

Perceptions synchroniques des dialectes et de la *koïnè*

STEPHEN COLVIN

University College London

This paper examines perceptions of the koine and its relationships with the epichoric dialects. The idea of a new, uniform common language which spread across the Greek world and replaced the dialects is rejected: in each area the koine emerged in a dynamic relationship with the local vernaculars. There must have been important differences in the development and status of the new Panhellenic standard across the Greek-speaking world. Greek sources often appear contradictory on the genesis of the koine: it is discussed as though it is both the descendant and the parent of the dialects. The confusion is typical of the culture of diglossia; but it may also mirror perceptions of the relation between the new panhellenic Greek identity and older local (e.g. Spartan or Athenian) identities.

Je souhaiterais offrir quelques réflexions sur la façon dont a été perçue la *koïnè* pendant l'époque hellénistique. Je me bornerai à considérer les régions faisant l'objet de ce volume, c'est à dire le Péloponnèse et la Grèce centrale. Cette contrainte me paraît importante parce qu'elle permet d'éviter le « Nouveau Monde » de l'Orient hellénisé, où la *koïnè* s'est enracinée à côté de langues étrangères, ainsi que les régions où l'on parlait l'ionien-attique. Car, dans ces régions, le développement de la langue, tant orale qu'écrite, se démarquait, de façon importante, des régions de la Grèce où l'on parlait des dialectes. Il n'est pas tout à fait impossible d'étudier la *koïnè* en faisant abstraction du lieu et de la période, mais en procédant ainsi on se cantonnerait aux plus grandes généralisations.

Dans l'Orient hellénisé, après Alexandre, la *koïnè* était une langue étrangère, introduite par l'armée, les administrateurs et les colons. La langue écrite, dans les documents produits par

les chancelleries, était, d'une manière générale, identique à celle des documents produits par les chancelleries de la patrie grecque. Toutefois, il y avait, dans les aires où l'on parlait le dialecte ancien, la possibilité de marquer les documents d'une « couleur locale », en constituant une langue qui se situerait sur le *continuum* du dialecte koinésé. Cette langue est illustrée par des inscriptions sur pierre (ou sur bronze) de production locale. Les Grecs ayant émigré en Orient ont, bien évidemment, apporté leur dialectes – la nature polyglotte de l'Alexandrie du III^e siècle est illustrée, de façon amusante, par Théocrite dans son *Idylle* 15. Or, d'une manière générale, le parler grec de l'ancien empire perse devait reposer sur la *koinè* attique standardisée. Dans les centres urbains, la population devait être soit bilingue, soit monolingue, et il n'y avait sans doute aucune différence entre le grec rural et le grec urbain, sauf dans la mesure où, dans les régions rurales, le grec pouvait être hésitant, voire très rudimentaire.

Dans les villes du Péloponnèse, cependant, les structures linguistiques devaient être très différentes. Au cours du IV^e et du III^e siècle av. J.-C., les élites urbaines s'habituaient à la diglossie, au fur et à mesure que la *koinè* attique s'imposait comme la variété linguistique qui convenait le plus à une prose formelle ; elle était devenue la nouvelle variété « haute ». Pour des raisons sociologiques et culturelles, dans quelques dialectes – par exemple, le laconien ou le messénien – une variété « haute » n'aurait pas réussi à s'imposer avant la *koinè*. En même temps, les parlers grecs du Péloponnèse se voyaient infiltrés par la *koinè* ; nous pouvons conjecturer que cette tendance aurait été la plus marquée chez la population mâle des centres urbains, l'alphabétisation étant un facteur tendant à favoriser la migration d'un locuteur vers la partie « haute » du *continuum*. Cependant, les régions rurales ont dû constituer un « réservoir » des dialectes en pleine époque impériale, et peut-être au-delà. Un passage de Philostrate¹ pourrait y faire allusion :

¹ Philostrate, *Vies des sophistes*, II 553, 21-31 (Hérode d'Athènes).

« Τὴν δὲ δὴ γλῶτταν » ἔφη ὁ Ἡρώδης « πῶς ἐπαιδευθῆς καὶ ὑπὸ τίνων; οὐ γὰρ μοι τῶν ἀπαιδευτῶν φαίνεται. » καὶ ὁ Ἀγαθίων « ἡ μεσογεία » ἔφη « τῆς Ἀττικῆς ἀγαθὸν διδασκαλεῖον ἀνδρὶ βουλομένῳ διαλέγεσθαι, οἱ μὲν γὰρ ἐν τῷ ἄστει Ἀθηναῖοι μισθοῦ δεχόμενοι Θράκια καὶ Ποντικὰ μειράκια καὶ ἐξ ἄλλων ἐθνῶν βαρβάρων ξυνερρηκότα παραφθείρονται παρ' αὐτῶν τὴν φωνὴν μᾶλλον ἢ ξυμβάλλονταί τι αὐτοῖς ἐς εὐγλωττίαν, ἡ μεσογεία δὲ ἄμικτος βαρβάρους οὔσα ὑγιαίνει αὐτοῖς ἡ φωνὴ καὶ ἡ γλῶττα τὴν ἄκραν Ἀτθίδα ἀποψάλλει. »

« Quant à la langue, dit Hérode, comment l'avez vous apprise, et qui étaient vos enseignants ? Vous ne me donnez pas l'impression d'être un homme sans éducation ». Agathion répondit : « Le centre de l'Attique est une bonne école pour l'homme qui veut faire des discours, parce que les Athéniens de la ville gagnent de l'argent en accueillant des jeunes gens qui se ruent de Thrace, du Pont, et de beaucoup d'autres nations barbares ; et au lieu de les amener à la pureté linguistique, ils les laissent corrompre leur langue ! Mais au centre de l'Attique, où il n'y a pas de mélange ethnique, la langue est saine et elle sonne l'attique pur ».

Cette situation sociolinguistique complexe, ainsi que les différences entre les régions où l'on avait toujours parlé grec et celles où cette langue était à peine introduite, expliquent pourquoi il est si difficile pour l'observateur moderne de systématiser les perceptions ou synchroniques.

La construction d'une entité unitaire appelée la *koinè* est l'équivalent de la construction d'une langue unitaire proto-romane comme ancêtre des langues romanes. L'hypothèse d'une telle langue est sous-jacente à une grande partie de la discussion autour du latin tardif et du latin « vulgaire » chez certains linguistes du XX^e siècle.² Cette notion a été critiquée de manière éloquente par Ernst Pulgram, qui fait remarquer que l'hypothèse d'une *koinè* si répandue et de

² Voir R. Hall, *Language* 36 (1960), *passim* et E. Koerner, « The idea of reconstruction in comparative linguistics », dans *Linguistic Historiography: Projects and Prospects*, Amsterdam, 1999, p. 107-9.

si longue durée est fondée précisément sur l'uniformité des documents, laquelle cache la diversité géographique, sociale et chronologique de la langue³. Dans une critique globale des langues communes reconstruites, Pulgram a également argué que, si les linguistes ne connaissaient que le latin et l'italien, à l'exclusion de toute autre langue romane, il leur serait impossible d'établir si l'une dérivait de l'autre, ou si les deux trouvaient leur origine dans une proto-langue commune. Cette observation me semble pertinente dans le cadre d'une discussion sur la *koinè*, et cela pour deux raisons. Premièrement, qu'on croie que la *koinè* est l'ancêtre reconstruit des dialectes néo-helléniques ou la langue attestée par des documents écrits, il n'y avait personne dans l'aire considérée dont une telle *koinè* théorique et générique était la langue maternelle. En revanche, pour chaque région, il faut supposer une interaction entre le dialecte local et le nouveau standard, et l'idiome qui en résultait aurait eu une gamme de variétés sociales et situationnelles. Deuxièmement, cette observation soulève la question de la synchronie et de la diachronie dans le contexte des perceptions anciennes de la *koinè*.

Il a été conclu, à partir des remarques sur la langue grecque figurant dans les sources anciennes, et tout particulièrement chez les grammairiens, que l'ancienne conception de la langue était entièrement synchronique. Il y a plusieurs raisons qui font que cette conclusion est trompeuse. D'abord, cela implique que la distinction entre synchronie et diachronie n'était pas problématique. Du reste, prétendre que la conception grecque du rapport entre les dialectes et la *koinè* était synchronique implique que les Grecs ne comprenaient ni que les langues évoluaient ni qu'elles évoluaient en fonction tant du temps que de l'espace. Or, ce n'est pas le cas. Dès le IV^e siècle av. J.-C., Socrate a commenté certains changements phonologiques:

Οἴσθα ὅτι οἱ παλαιοὶ οἱ ἡμέτεροι τῶι ἰῶτα καὶ τῶι δέλτα εὔ μάλα ἐχρῶντο, καὶ οὐχ ἥκιστα αἱ γυναῖκες, αἵπερ μάλιστα τὴν ἀρχαίαν φωνὴν σῶιζουσι. Νῦν δὲ ἀντὶ μὲν τοῦ ἰῶτα ἢ εἶ ἢ ἦτα μεταστρέφουσιν, ἀντὶ δὲ τοῦ δέλτα ζῆτα, ὡς δὴ

³ E. Pulgram, *Lingua* 10 (1961), p. 24.

μεγαλοπρεπέστερα ὄντα [...] οἱ μὲν ἀρχαιότατοι ἰμέραν τὴν ἡμέραν ἐκάλουν, οἱ δὲ ἐμέραν, οἱ δὲ νῦν ἡμέραν⁴.

Tu sais que nos ancêtres utilisaient beaucoup l'ïota et le delta, et surtout les femmes, qui tendent spécialement à préserver les anciennes modes de parler [ou, la prononciation ancienne]. Aujourd'hui, on remplace ïota par EI ou H, et Δ par Z, parce que ça a l'air plus recherché [...] Au lieu de hêméra, les anciens disaient himéra, et d'autres disaient héméra, tandis qu'actuellement nous disons hêméra.

Alan Sommerstein⁵ a maintenu que Socrate avait raison de voir un lien entre ces variantes phonologiques et les femmes, mais qu'il avait tort en pensant qu'il s'agissait d'archaïsmes ; en fait, ce sont les variantes novatrices, des isoglosses partagées avec la Béotie voisine.⁶ Je suis convaincu qu'il a raison. C'est intéressant si l'on considère la position linguistique des femmes pendant la période hellénistique. D'un côté, il est probable que les femmes ont continué à utiliser le dialecte épichorique, car la maîtrise de la *koinè* nécessitait l'accès à l'éducation et supposait la possibilité de s'impliquer dans les affaires de la *polis*. De l'autre, la phonologie et la morphologie de leur langue ont sans doute été novatrices. Les variétés prestigieuses sont généralement conservatrices, comme l'ont démontré beaucoup d'études modernes dans le champ de la sociolinguistique et de la dialectologie. Si, par conséquent, nous supposons que, pour les hommes, la variété prestigieuse était désormais la *koinè* ou un dialecte koinéisé, l'effet inhibiteur du standard aurait été supprimé du dialecte local. Dans la mesure où un nouveau standard interférait sur le dialecte, cela se serait passé par la *koinè*. Ce scénario pourrait expliquer la langue des inscriptions néo-laconiennes du II^e siècle après J.-C., écrites dans un

⁴ Platon, *Cratyle* 418b-c.

⁵ A. Sommerstein, « The language of Athenian women », dans *Lo spettacolo delle voci*, id. et F. De Martino (éd.), Bari, 1995, t. II, p. 61-85.

⁶ Pour S. Colvin, « Social dialect in Attica », dans *Indo-European Perspectives. Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, J. H. W. Penney (éd.), Oxford 2004, p. 95-108, /d/ serait en attique une variante sociolinguistique, tandis que pour C. Brixhe, « Langues et sociétés antiques », CRAI (1997), p. 410, la persistance de Δ serait un archaïsme, alors que le passage à [i:] de /e:/ (EI) et de /ε:/ (H) serait une innovation.

patois laconien : ce parler n'est pas une langue artificielle, mais aurait reflété un désir de faire revivre le coutume d'écrire en laconien en utilisant la (une) variété « basse » de la langue locale comme modèle. Le scénario n'explique pas la langue des inscriptions lesbiennes de l'époque impériale de façon analogue puisque, comme cela a été montré par Albio Cassio⁷, cette langue a subi des influences provenant des traditions littéraires. De toute façon, on peut tracer la conscience de l'évolution de la langue dans la pensée grecque au cours des siècles qui suivent, de Strabon au 1^{er} siècle av. J.-C. jusqu'à Sextus Empiricus au II^e siècle de notre ère. Strabon considère comme acquis qu'un dialecte isolé de ses proches commencerait à diverger :

Καὶ τοὺς Δωριέας δὲ ὀλίγους ὄντας καὶ τραχυτάτην οἰκοῦντας χώραν εἰκός ἐστι τῷ ἀνεπιμίκτῳ παρατρέψαι τὴν γλῶτταν καὶ τὰ ἄλλα ἔθνη πρὸς τὸ μὴ ὁμογενές, ὁμογενεῖς πρότερον ὄντας. Τοῦτο δ' αὐτὸ καὶ τοῖς Ἀθηναίοις συνέβη⁸.

[...] Et les Doriens, étant peu nombreux et vivant confinés dans une région très montagneuse, leur isolement explique sans doute que leur langue et leurs mœurs aient évolué et qu'ils se distinguent du groupe auquel ils appartenaient. C'est là aussi ce qui est arrivé aux Athéniens.

Et Sextus Empiricus dit de manière explicite que les langues changent constamment, et se sert – plutôt bizarrement – de cette observation afin de soutenir l'impossibilité d'une science de la grammaire (car l'objet de l'étude est infini et instable) :

Καὶ μὴν παντοῖαι γίνονται τῶν φωνῶν μεταβολαὶ καὶ πρὸ τοῦ γεγονάσι καὶ εἰσαῦθις γενήσονται· φιλομετάβολον γάρ τί ἐστιν ὁ αἰὼν, οὐκ εἰς φυτὰ μόνον καὶ ζῶα ἀλλὰ καὶ εἰς ῥήματα⁹.

⁷ A. Cassio, « Continuità e riprese arcaizzanti nell'uso epigrafico dei dialetti greci : il caso dell'eolico d'Asia », *AION* 8 (1986), p. 138-140.

⁸ Strabon, VIII 1, 2.

⁹ Sextus Empiricus, *Contre les grammairiens*, 82-83.

Du reste, toutes les types de changements dans les langues se produisent, se sont produits jusqu'ici, et se produiront à l'avenir ; car le temps aime les changements, non seulement pour les plantes et les animaux, mais également en ce qui concerne les mots.

Néanmoins, les auteurs anciens sont imprécis sur la nature exacte du rapport entre la *koinè* et les dialectes. Cela ne peut être considéré comme une preuve que la culture de la période hellénistique manquait du sens de la diachronie que nous avons la chance d'avoir aujourd'hui. Cette notion n'est pas largement comprise par la communauté linguistique, pas plus celle d'aujourd'hui que celle de 200 av. J.-C. Aujourd'hui, comme par le passé, la conscience de l'évolution de la langue coexiste avec la conviction que les changements dans une langue représentent son déclin et que la langue écrite formelle représente la « vraie » langue et fait le seul objet légitime des études linguistiques. Les auteurs antiques ne mettent pas en cause le fait que les recherches linguistiques doivent se concentrer sur la langue « haute », tout simplement parce que les objets des analyses linguistiques étaient les textes écrits et non la langue parlée. Dans ce contexte, « dialecte » se réfère aux textes écrits en dialecte et non aux dialectes parlés à l'époque ; ainsi, lorsqu'Apollonios Dyscole veut justifier son affirmation que tous les dialectes à l'exception de l'attique et de la *koinè* ont ἤρα au lieu de ἄρα (οὗτος κατὰ πᾶσαν διάλεκτον, ὑπεσταλμένης τῆς κοινῆς καὶ Ἀττικῆς, ἤρα λέγεται)¹⁰, il cite Homère, Sappho, et Alcman. Or, l'usage de ces textes pouvait tout naturellement contraster avec la langue coutumière contemporaine (τὸ σύνηθες, i.e. la *koinè*), ce qui n'implique en aucun cas une conception synchronique de la langue grecque. Dans une culture toujours marquée par la composition orale de la chanson et utilisant des sujets traditionnels (et donc archaïques), dans une culture où la prose s'est épanouie dans un registre qui se démarquait de manière importante de la variété orale de tous les jours mais dont l'élite pouvait se servir au besoin – dans une telle culture linguistique, il est normal que la notion du « grec » ait dépassé les notions modernes de

¹⁰ Apollonios Dyscolos, *Traité des conjonctions*, 223.

diachronie et de synchronie. Les Grecs avaient l'habitude de supposer qu'il y avait une variété linguistique qui se corrélait avec le registre ou le genre : les « couches » diachroniques n'y sont pas pertinentes.

En effet, l'analyse des sources anciennes suggère trois façons de figurer la parenté entre les dialectes et la *koinè*, qui s'excluent mutuellement du point de vue de la logique de la linguistique moderne :

- 1) les dialectes dérivent de la *koinè* ;
- 2) la langue grecque est le genre dont les dialectes et la *koinè* sont les espèces ;
- 3) la *koinè* est le résultat d'un mélange des dialectes.

Il est relativement facile d'éliminer la première. On sait que les grammairiens anciens ont utilisé la terminologie de la « pathologie » en décrivant la différence entre deux variétés linguistiques du grec. C'est-à-dire que, pour exprimer une différence entre, par exemple, l'attique et la *koinè*, on disait que l'attique (ou bien les *Attikoi*) a transformé la forme *a* de la *koinè* en la forme *b* de l'attique. On lit ainsi chez Hérodien :

Ἔστι γὰρ ὄφης ὄφιος κοινῶς. Οἱ Ἀττικοὶ οὖν ἔτρεψαν τὸ ι εἰς ε καὶ τὸ ο εἰς ω καὶ ἐγένετο ὄφεως καὶ πόλεως¹¹.

[...] car dans l'idiome populaire c'est ophis ~ ophios. Les locuteurs de l'attique ont transformé le « i » en « e » et le « o » en « ὄ », d'où opheōs et poleōs.

Carlo Consani¹² a montré que l'emploi de cette terminologie n'implique pas que l'attique dérive, dans un sens génétique, de la *koinè* ; il s'agit plutôt d'une façon de traiter d'une différence linguistique qui suppose que la *koinè* est la norme. Il n'y a là rien de surprenant ; en

¹¹ Hérodien, *De l'Orthographe*, Gr. Gr. III 2, 432.

¹² C. Consani, « La koiné et les dialectes grecs dans la documentation linguistique et la réflexion métalinguistique des premiers siècles de notre ère », dans *La Koiné grecque antique I: une langue introuvable ?*, Cl. Brixhe (éd.), Nancy, 1993, p. 23-39.

effet la *koinè* était la norme dans la mesure où elle était la langue matrice de toute discussion scientifique, et le code non marqué de la prose.

Les deux autres analyses sont plus mêlées. Cassio¹³ a montré que le dorien était perçu à l'intérieur d'une hiérarchie, comme un genre dont les espèces étaient l'argien, le laconien, le syracusain, etc. Sextus Empiricus reconnaît que la diversité est également une caractéristique d'autres dialectes :

Οὔτε γὰρ ἐν ἔθους ἐστὶ καθ' ἐκάστην διάλεκτον (πολλαὶ γὰρ Δωρίδες καὶ Ἀτθίδες)¹⁴.

Car il n'y a pas non plus de pratique unique pour chaque dialecte (puisque les dialectes, tant doriens qu'attiques, sont nombreux).

D'une manière générale, on parlait de la langue grecque comme si ses rapports avec les quatre dialectes et la *koinè* étaient analogues aux rapports entre le dorien et les dialectes doriens ; elle est le genre dont ils sont les espèces. La *koinè* n'est donc pas composée des dialectes et elle ne dérive pas d'eux non plus.

En même temps, la conception selon laquelle la *koinè* résultait du simple mélange des dialectes anciens (attique, ionien, éolien, dorien) suggère que la *koinè* était perçue comme étant, d'une certaine façon, secondaire par rapport aux dialectes.

Je veux soutenir que cela reflète les rapports entre l'identité grecque panhellénique du monde postclassique et, par exemple, l'identité athénienne ou spartiate. Ce nouveau monde grec était à la fois mélangé et centralisé, par contraste avec les états indépendants et chauvins de la période précédente. La nouvelle langue grecque était le reflet de ce changement d'identité

¹³ A. Cassio, « Parlate locali, dialetti delle stirpi e fonti letterarie nei grammatici greci », dans *Dialectologica graeca. Actas del II Coloquio Internacional de Dialectología Griega*, E. Crespo et al. (éd.), Madrid, 1993, p. 73-90.

¹⁴ Sextus Empiricus, *Contre les grammairiens*, 88.

ethnique et politique. La perception que la *koinè* était un mélange refléterait le continuum diglossique que l'on supposerait exister partout en Grèce. Dans ce cas, le parler *koinè* s'approcherait ou s'éloignerait du standard écrit, selon le niveau social et éducatif du locuteur ainsi que le contexte communicationnel, etc. Vers le bas de ce continuum, la langue aurait reflété les habitudes linguistiques du lieu, y compris (du moins pendant la période hellénistique et probablement bien au-delà) des traits du dialecte. Les auteurs grecs, de Strabon à Dion Chrysostome, attestent la persistance du dialecte dans le Péloponnèse :

Σχεδὸν δ'ἔτι καὶ νῦν κατὰ πόλεις ἄλλοι ἄλλως διαλέγονται, δοκοῦσι δὲ
δωρίζειν ἅπαντες διὰ τὴν συμβᾶσαν ἐπικράτειαν¹⁵.

Même aujourd'hui, les gens parlent différemment dans les différentes villes, quoiqu'ils semblent tous parler le dorien à cause de leur suprématie effective.

L'histoire de la synchronie est donc celle d'une *koinè* issue de divers mélanges de dialectes pour migrer vers un standard panhellénique. C'est à dire, on aurait écouté une bonne gamme de variétés dialectales dans le Péloponnèse ; en tête, la langue standard, soignée et cultivée était la *koinè* hellénistique, réalisée (sans doute) avec l'accent locale plus ou moins léger. L'on peut facilement voir comment il était légitime, voire approprié, de percevoir la nouvelle langue panhellénique comme une langue comportant des « ingrédients » provenant de l'ensemble de son patrimoine classique, d'autant plus qu'un certain flou concernant les rapports historiques et synchroniques semble faire souvent partie de la culture diglossique. Il serait facile de citer des cas parallèles dans la littérature sociolinguistique portant sur les régions où l'on parle l'arabe afin d'identifier un flou similaire en ce qui concerne la façon dont est perçu le rapport entre l'arabe standard moderne et la langue vernaculaire.

¹⁵ Strabon, VIII 1, 2. Cf. Dion Chrysostome *Orat.* 1 (*de regno*), 54.

Certains indices tendent à étayer l'hypothèse que les tentatives de s'« approprier » la *koinè* ont provoqué certaines crispations. Le géographe Héraclide parle d'un passage de Posidippe dans lequel un personnage se plaint du fait que les Athéniens critiquent la façon dont parlent les autres Grecs :

Ὅτι δὲ πᾶσα ἦν κατηριθμήμεθα Ἑλλάς ἐστι, μαρτυρεῖ ἡμῖν ὁ τῶν κωμωιδῶν
ποιητῆς Ποσειδίππος, μεμφόμενος Ἀθηναίοις ὅτι τὴν αὐτῶν φωνὴν καὶ τὴν πόλιν
φασὶ τῆς Ἑλλάδος εἶναι, λέγων οὕτως·
Ἑλλάς μὲν ἐστὶ μία, πόλεις δὲ πλείονες.
σὺ μὲν Ἀττικίζεις ἡνίκ' ἄν φωνὴν λέγῃς
αὐτοῦ τιν', οἱ δ' Ἑλληνας ἐλληνίζομεν.
τί προσδιατρίβων συλλαβαῖς καὶ γράμμασιν
τὴν εὐτραπελίαν εἰς ἀηδίαν ἄγεις;¹⁶

Le poète comique Posidippe nous montre que la Grèce comporte tous les lieux que nous avons énumérés, critiquant les Athéniens car ils maintiennent que leur propre dialecte est le grec et que leur propre ville est la Grèce, avec ces mots : « Il n'y a qu'une seule Grèce, mais de nombreuses villes. Vous parlez l'attique chaque fois que vous ouvrez la bouche, et nous, tous les autres Grecs, parlons le grec. Pourquoi vous énerver autant sur les syllabes et les sons, transformant votre bel esprit en manque de gentillesse ? »

Le rapport entre l'attique et la *koinè* était, bien évidemment, reconnu comme étant particulièrement étroit ; mais la langue grecque était alors un indice de l'identité grecque et le symbole d'un patrimoine commun, et par conséquent il s'agissait d'un bien culturel que tous les grecs pouvaient revendiquer de façon égale.

¹⁶ Posidippe, *De urbibus Graeciae*, III 7 = PCG 30.

- CASSIO (A.C.), « Continuità e riprese arcaizzanti nell'uso epigrafico dei dialetti greci: il caso dell' eolico d'Asia », *AION* 8 (1986), p. 131-146.
- « Parlate locali, dialetti delle stirpi e fonti letterarie nei grammatici greci », dans *Dialectologica graeca. Actas del II Coloquio Internacional de Dialectología Griega*, E. Crespo *et al.* (éd.), Madrid, 1993, p. 73-90.
- COLVIN (S.C.), « Social dialect in Attica », dans *Indo-European Perspectives. Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, J. H. W. Penney (éd.), Oxford, 2004, p. 95-108.
- « The Greek koine and the logic of a standard language », dans *Standard Languages and Language Standards: Greek, Past and Present*, M. Silk et A. Georgakopoulou (éd.), Ashgate, 2009, p. 33-45.
- CONSANI (C.), « La koiné et les dialectes grecs dans la documentation linguistique et la réflexion métalinguistique des premiers siècles de notre ère », dans *La Koiné grecque antique i: une langue introuvable?*, Cl. Brixhe (éd.), Nancy, 1993, p. 23-39.
- KOERNER, E.F.K., « The idea of reconstruction in comparative linguistics », dans *id. Linguistic Historiography: Projects and Prospects*, Amsterdam, 1999, p. 97-117.
- PULGRAM (E.), « The nature and use of proto-languages », *Lingua* 10 (1961), p. 18-37.
- ROBERT (A.H.), « On realism in reconstruction », *Language* 36 (1960), p. 203--6
- SOMMERSTEIN (A.H.), « The language of Athenian women », dans *Lo spettacolo delle voci*, *id.* et F. De Martino (éd.), Bari, 1995, t. II, p. 61-85. Réimpr. dans *Talking about Laughter*, Oxford, 2009, p. 1-14.